

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La Bible, inépuisable trésor

La Bible. Nouvelle traduction, Paris/Montréal,
Bayard/Médiaspaul, 2001, 3216 p., 59,95 \$.

Michel Gaulin

Numéro 106, été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37403ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (2002). Compte rendu de [La Bible, inépuisable trésor / *La Bible. Nouvelle traduction*, Paris/Montréal, Bayard/Médiaspaul, 2001, 3216 p., 59,95 \$.] *Lettres québécoises*, (106), 42–43.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La Bible, inépuisable trésor

*Une nouvelle traduction, qui tente de renouer avec
la dimension littéraire de la Bible.*

TRADUCTION
Michel Gaubin

LIVRE SACRÉ DE LA TRADITION JUIVE autant que de la tradition chrétienne, la Bible n'en demeure pas moins, pour autant, une œuvre d'abord littéraire qui, au cours des siècles, n'a cessé de nourrir l'imagination d'une multitude d'écrivains provenus de cultures et d'horizons divers. C'est à cette dimension des livres saints que, dans le respect, en même temps, de leur caractère sacré, cette nouvelle traduction, fruit d'une collaboration conjointe d'écrivains et d'exégètes francophones des deux côtés de l'Atlantique (au nombre de quarante-sept), veut principalement s'attacher pour mettre en acte, en quelque sorte, cette expression d'étonnement, rapportée dans les Actes des Apôtres, de la part d'un groupe de juifs pieux venus à Jérusalem de tous les coins du monde et s'écriant, devant les Galiléens qui les accueillaient : « Comment alors chacun d'entre nous entend-il leurs paroles dans sa langue maternelle ? » (Ac 2, 8)

La Bible au cœur du langage

Car la Bible est au cœur même du langage. Elle est, par excellence, la manifestation primordiale de la Parole. Née au sein de la tradition orale du Moyen-Orient, écrite en au moins trois langues (hébreu, araméen, grec), elle s'est lentement constituée, sur une période d'environ mille ans (du VIII^e siècle avant notre ère au I^{er} siècle apr. J.-C.), par un processus complexe d'« arborescence, citations, reprises, divisions et emprunts » (p. 19), comme le fait observer le directeur de ce projet de nouvelle traduction, Frédéric Boyer, dans son excellente introduction d'ensemble, à laquelle mon article doit par ailleurs une large part de son inspiration. Réunissant des textes aux origines diverses et coulés, en même temps, dans un très grand nombre de genres littéraires (récits, écrits juridiques, chroniques historiques, hymnes, poèmes, contes, lettres, pour n'en nommer que quelques-uns), la Bible réussit ce tour de force d'être à la fois une (« la Bible ») et multiple, et de refléter, en deux corpus se répondant à la fois par filiation et par séparation (l'Ancien et le Nouveau Testament, appelés ici « Alliance » et « Nouvelle Alliance »), la double culture, juive et chrétienne, dont elle relate l'expérience tant humaine que spirituelle.

En même temps, le destin de la Bible est irrévocablement lié au phénomène de la traduction. Aucun ouvrage, sans doute, n'aura été plus traduit que la Bible et en autant de langues. Dans la culture occidentale, en tout cas, depuis la vulgate de saint Jérôme, la Bible s'insère dans une illustre tradition de franchissement des espaces linguistiques. On sait, comme le rappelle Frédéric Boyer, le rôle majeur que jouèrent, en Allemagne et en Angleterre respectivement, tant pour la fixation de la langue que pour celle de l'identité nationale, de même que pour l'évolution de la tradition littéraire, la traduction de Luther (1534) et celle dite « du roi Jacques », la célèbre *King James Version* (1611). Paradoxalement, toutefois, notre propre tradition, celle de l'espace linguistique français, semble avoir échappé à ce phénomène. Au-delà des tentatives nées de la Réforme, il y eut certes, entre 1657 et 1696, la traduction due aux écrivains

théologiens de Port-Royal, qui jouit encore d'une réputation méritée pour son temps, mais il semble bien, comme l'affirme Boyer, que, « contrairement à certaines de ses sœurs européennes », la langue française n'ait pas voulu lier « son destin à celui de la traduction des sources bibliques » (p. 22). En revanche, dans la seconde moitié du siècle dernier, la version dite « de Jérusalem », redevable en grande partie à la découverte, en 1947, des manuscrits de Qumrân, et la *Traduction œcuménique de la Bible* (Tob) ont apporté une pierre importante à l'édifice.



Un dessein « révolutionnaire »

Déjà, en 1936, nul autre que Paul Claudel se plaignait que les traductions françaises de la Bible « ne nous donnent que des transcriptions pauvres et plates, sans résonance et sans poésie » (citation, p. 22). C'est à cette carence qu'ont voulu remédier les tenants de la nouvelle traduction. Avec une excellente connaissance de l'apport exégétique des siècles derniers et une sensibilité peut-être plus grande qu'autrefois aux différences entre les cultures, ils se sont donné pour mission non pas tant de reprendre les traductions plus anciennes dans le but simplement de les « améliorer », mais de jeter plutôt un regard neuf et décapant sur le texte en le mettant en rapport « avec la littérature contemporaine, héritière des bouleversements poétiques du XX^e siècle » (p. 23). Ce faisant, ils ont voulu « briser le sceau du consensus et rendre aux textes leur étrangeté, leur nouveauté » (p. 24), nous « convier à [une] rencontre entre philologie, exégèse et littérature afin de libérer la traduction biblique d'une forme d'académisme tant littéraire qu'érudite » (*ibid.*).

Collectivement, les traducteurs, par la bouche de leur porte-parole, ne font aucun mystère du fait qu'à l'origine leur démarche procédait d'une « conviction sur la littérature [, qui] n'est ni un ornement ni un alibi [mais] une forme d'action sur la production de textes comme elle l'est sur les personnes. C'est une force de contradiction, de déplacement et de jeu » (p. 25). En somme, ils ont voulu « casser » nos façons traditionnelles, éculées de lire le texte biblique, nous forcer à porter sur lui, dans leur sillage, un regard nouveau.

L'exécution

D'emblée, je signalerai l'excellente tenue de l'ensemble. Du point de vue graphique, cette nouvelle traduction représente une réussite exceptionnelle. La présentation typographique en est claire et aérée. Elle facilitera très certainement la lecture du texte biblique et la rendra même agréable. De même, l'appareil critique est impressionnant : une excellente intro-

duction d'ensemble, comme je l'ai déjà dit, des introductions savantes claires, rédigées dans une langue souple, pour les deux corpus principaux de l'ouvrage, soit l'Ancien et le Nouveau Testament, et, pour chacun des livres, une introduction plus spécialisée suivie de notes très abondantes (de nature à la fois historique, philologique, exégétique et culturelle) sur le texte lui-même. Deux glossaires, l'un consacré aux mots hébreux, l'autre aux mots grecs, un index réparti entre les deux Testaments, un tableau chronologique et un autre consacré à la généalogie des traductions de la Bible, enfin trois cartes complètent l'ensemble.

Cela étant dit, il ne fait pas de doute que la traduction elle-même ne manquera pas de surprendre, sinon même de choquer ou de déranger, ce qui était sans doute l'un des buts visés par les traducteurs. Il faudra certes une bonne génération pour arriver à décanter et à préciser l'apport exact de cette nouvelle traduction. Pour l'instant, si peu de temps après sa parution, seuls un certain nombre de coupes et d'exemples sélectifs sont possibles pour le non-spécialiste que je suis. Ainsi, plus d'un lecteur tiquera devant les premiers mots de la Genèse, qui se lisent dorénavant « Premiers/Dieu crée ciel et terre », plutôt que la formule connue depuis des siècles : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre », infiniment plus simple et plus élégante aussi. De même pour l'incipit de l'Apocalypse (ici appelée « Dévoilement », mot venu remplacer le terme plus familier de « révélation »), dans lequel il est dit désormais que Dieu confia à Jésus-Christ ce dévoilement « pour montrer à ses serviteurs ce qui doit arriver au plus vite ». Cet « au plus vite » me paraît décidément bien terne et, surtout, bien familier par comparaison avec le « bientôt » des versions antérieures. En revanche, dans le Livre des Psaumes, la traduction du si célèbre psaume 23 (que le lectionnaire de l'Église de Rome continue à s'entêter de numéroter 22) me paraît infiniment plus souple (et plus belle) que celle de beaucoup

de versions mieux connues. Enfin, les changements apportés aux titres de plusieurs des livres du corpus agaceront eux aussi. Certes, on a pris la précaution de maintenir, comme entre parenthèses, l'appellation traditionnelle, mais l'on sent une volonté bien affirmée d'imposer ici une nouvelle terminologie biblique. Ainsi, outre les appellations « Alliance » et « Nouvelle Alliance », déjà signalées, pour remplacer « Ancien » et « Nouveau » Testament, il ne faudrait plus dire « Genèse » mais « Premiers », « Le Poème » plutôt que « Cantique des Cantiques » et « D'après Matthieu », plutôt que de parler de l'« Évangile selon Matthieu », et ainsi de suite. Goût du changement pour le changement ?... Les hommes et les femmes de ma génération continueront sans doute bien longtemps encore à parler, en toute bonne conscience, de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Susceptible de provoquer bien des réticences sur le plan individuel, cette nouvelle traduction ne manquera sûrement pas d'en causer également auprès des instances institutionnelles. En témoigne éloquemment la note liminaire mi-figue, mi-raisin qu'a fournie la Commission doctrinale des Évêques de France pour la page de garde de la nouvelle Bible, en disant vouloir se donner le temps nécessaire non seulement pour « vérifier la réception de cette nouvelle version par les catholiques », mais également « pour apprécier sa fidélité profonde à la révélation divine ». Comme quoi le vent glacial de l'Inquisition, avec sa hantise de l'« hérésie », continue à couvrir doucement quelque part sous les cieus en apparence plus cléments des temps modernes.

Il convient, en terminant, de souligner la part que des écrivains d'ici, Jacques Brault, Marie-Andrée Lamontagne, Pierre Ouellet, de même que le théologien et exégète André Myre ont prise à ce projet, en compagnie d'écrivains aussi connus en France que Jean Echenoz, Jacques Roubaud, Florence Delay, François Bon et Emmanuel Carrère.

XYZ. La revue de la nouvelle



numéro 69:
**Des récits
impudiques**



Recevez en prime

**Cet imperceptible mouvement
de Aude**

(valeur 14 \$) avec un abonnement
d'un an à XYZ. La revue de la nouvelle

1 AN / 4 NUMÉROS (T.T.C.) 2 ANS / 8 NUMÉROS (T.T.C.) 3 ANS / 12 NUMÉROS (T.T.C.)

Individu	Individu	Individu
Canada 20 \$ Étranger 25 \$	Canada 35 \$ Étranger 45 \$	Canada 50 \$ Étranger 70 \$
Institution	Institution	Institution
Canada 25 \$ Étranger 30 \$	Canada 45 \$ Étranger 55 \$	Canada 70 \$ Étranger 80 \$

NOM : _____

ADRESSE : _____

VILLE : _____

CODE POSTAL : _____ TÉL. : _____

CI-JOINT : CHÈQUE  

NO : _____ EXP. : _____ / _____

SIGNATURE : _____ DATE : _____

69

RETOURNER À : XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1

Téléphone : (514) 525.21.70 • Télécopieur : (514) 525.75.37 • Courriel : xyzed@mblink.net